DEUXIÈME ANNÉE
N° 45
6 NOVEMBRE 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI
4,00 FRS



Attaqué par cinq voleurs, le pacifique mais intrépide Monsieur Campbell se défend de son mieux... (Voir p. 11.)

NOTRE PREMIÈRE Séance de Cinéma, DIMANCHE PROCHAIN 9 NOVEMBRE

Mes amis,

Sans doute connaissez-vous déjà la grande nouvelle, mais voici des détails qui vous intéresseront certainement. C'est dimanche prochain, 9 novembre, à 10 heures du matin, que nous donnerons notre première séance de cinéma, en la salle VICTORY, 17, rue Neuve, à Bruxelles.

Nous avons élaboré à votre intention un superbe programme dont nous vous réservons la surprise et qui comportera des actualités, des documentaires, des dessins animés, un grand film d'aventures.

Au cours de l'entr'acte, vous aurez la joie de retrouver, sur la scène, votre grand ami le CAPITAINE HADDOCK qui a tenu à venir, en personne, vous souhaiter le bonjour.

Je crois qu'il aura des communications importantes à vous faire, et, notamment, qu'il vous fera chanter, en chœur, la fameuse chanson de « Tintin et Milou » que vous avez si souvent réclamée. Mais chut ! ce sont là ses affaires, et je n'en dis pas plus !

Donc, dimanche matin, 9 novembre, soyez tous au rendez-vous que vous donne, dès à présent, le CAPITAINE HADDOCK au cinéma VICTORY, rue Neuve. L'accès de la salle vous sera permis dès 9 h. 40, et vous aurez plus de mille places à votre disposition ! La durée du programme sera d'environ deux heures (de 10 heures à 12 heures).

Le prix des places (entrée générale) a été fixé à DIX FRANCS. Cependant, les membres du Club, sur présentation de leur carte, bénéficieront d'une réduction de 50 % : ils ne devront donc payer que CINQ FRANCS.

Que nos amis de province ne se lamentent point ! D'autres séances de cinéma sont, en ce moment, à l'étude, et nous espérons pouvoir les réunir, bientôt, à Anvers, à Mons, à Bruges, et dans les principales villes du pays.

Pour rappel, en janvier, une grande réunion de tous les amis de « Tintin » aura lieu au Cirque Royal de Bruxelles, et un merveilleux programme comprenant des clowns, des acrobates, des fauves, des chevaux, que sais-je encore ! leur sera présenté.

Mais ceci est une autre histoire. Pour l'instant, je vous invite à vous trouver tous, très nombreux, dimanche matin, en la salle du cinéma VICTORY, rue Neuve, pour applaudir les beaux films que nous avons choisis à votre intention.

Tintin



MON COURRIER

DONVIL ROGER, Koekelberg. — Merci pour ta carte de Heyst. Ah ! les belles dunes et comme on voudrait s'y trouver encore ! Un article sur le professeur Piccard ? Bien sûr. Ses intéressantes recherches méritent qu'on s'y attarde.

DE BUCK JEAN-JACQUES, Jette. — Chic ! Tu as bien travaillé. Mais, parole de scout, tu connais maintenant ton devoir. Qu'attends-tu pour t'inscrire comme membre du Club et porter l'insigne ? Je te serre la gauche.

VAN HOORDE CLAUDE, Lustin. — Oui, vous pouvez vous réunir, tes amis et toi, sous le signe de Tintin. Mais à condition de toujours rester dignes de ses couleurs ! La marche, le fanion, c'est pour plus tard. Pour l'instant, contentez-vous de porter l'insigne et de bien vous conduire ensemble.

SOUDAN WERNER, Bruxelles. — Rassure-toi : le nombre des naissances est légèrement supérieur à celui des décès dans le monde. Bien sûr, le fer à cheval existait du temps de Teddy Bill. Le capitaine Haddock, Milou et moi-même te saluons.

GRAULICH JACQUELINE, La Panne. — Merci pour ta gentille carte de vacances.

JEAN-MARIE, Ixelles. — Merci pour tes légendes et tes petits problèmes. En effet, il faut du courage et de la patience pour arriver à obtenir des résultats. Mais quelle joie de triompher des obstacles !

THOUMSIN FRANCOISE, Anvers. — Merci pour tes réponses aux questions du « Méli-Mélo » qui sont fort bonnes. Tu peux te procurer tous les numéros du journal qui te manquent en virant le montant qu'ils représentent au compte Chèques-Postaux de « Tintin ». N'oublie pas d'indiquer les numéros et les dates.

Sois présent le 9 novembre au cinéma des Amis de « Tintin » !...

LIESSE JEAN-PIERRE, Boitsfort. — Heureux d'apprendre que, toi aussi, tu fais de l'alpinisme. Hein, quel beau sport ! Et quelle école de patience, de prudence, d'énergie, de maîtrise de soi ! Oui, je connais les montagnes et les glaciers dont tu me parles : ils sont magnifiques !

LACROIX WILLY, Soignies. — Pour des raisons trop longues à t'expliquer, il n'est pas possible, pour l'instant, de faire entendre Tintin par la voie des ondes. Mais un jour tu pourras l'applaudir au cinéma ! Qu'en dis-tu ?

VAN HERF J., Bruxelles. — Point n'était besoin que tu m'écrives si longuement pour me prouver que tu avais réussi à me battre sur mon propre terrain ! Tu es un as, et je te félicite. Mais patience ! J'occupe mes nuits d'insomnie à forger des mystères que tu ne pourras plus percer !

FAIDER JEAN, Morlanwelz. — Mon Dieu, Jean, que de questions ! Voici, en quelques mots, mes réponses. En ce qui concerne les albums de Tintin, lis attentivement mon éditorial dans le numéro 40 du 2 octobre : tu seras fixé. Il faut croire que M. Tournesol, bien qu'il soit enlevé, trouve encore l'occasion d'écrire ! Il doit y avoir des puzzles de Tintin dans certains magasins encore. La question du chocolat est à l'étude. Un film ? Bientôt.

NOTRE PETIT COIN

LA BONNE HISTOIRE DE LA SEMAINE

UN GROOM CONSCIENCIEUX

Un voyageur va quitter l'hôtel où il vient de passer la nuit, quand, soudain, il se ravise :

— Chasseur, s'écrie-t-il, montez vite à la chambre 365 et regardez si ma gabardine ne pend pas derrière la porte. Dépêchez-vous car je n'ai que tout juste le temps d'attraper mon train !

Plusieurs minutes passent. Le voyageur s'impatiente. A la fin, le chasseur revient, les mains vides.

— Oui, Monsieur, déclare-t-il d'un ton candide, votre gabardine est exactement à l'endroit que vous avez dit !

Envoi de : Michel Van Doorselaer à Woluwe-Saint-Lambert.



Notre concours de la meilleure légende.

DESSIN N° 12



Légende primée :

Le fakir : Ne me regardez donc pas ainsi, vous allez m'endormir !

Envoi de: Gensis Rudje's d'Ixelles.

DESSIN N° 19.

Qui nous enverra la meilleure légende?



TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

ABONN.	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

Tous les albums peuvent être obtenus franco contre versement de 60 frs.

Le Recueil n° 1 de « Tintin », contre versement de 69 frs.

Les paiements s'effectuent, pour :
La Belgique: au C.C.P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles.
La France : à Tintin-Paris - Boite Postale 14.
Le Congo: à Tintin-Congo - Boite Post. 449 Léo.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER





















(A suivre.)



LE RAYON... les aventures de...

Mon cher Caméléon,

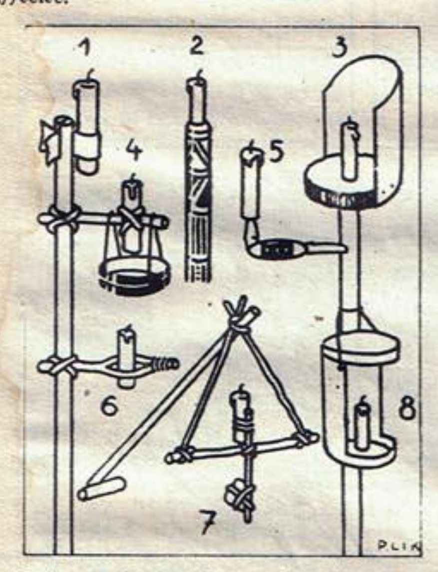
JE te communique ci-dessous quelques « tuyaux » qui te permettront d'éclairer ta tente dans les meilleures conditions de sécurité possible.

Dessin n° 1. — *Tu fends un bâton ou un piquet sur une petite longueur. Tu y introduis un ruban plié ou plusieurs ficelles. Tu piques la bougie dans l'anneau ainsi formé et tu tires les deux bouts pour l'y enserrer.*

Dessin n° 2. — *Tu creuses un trou dans le haut de ton bâton scout (à moins qu'il y en ait déjà un prévu pour la fixation du totem), et tu y introduis la bougie.*

Dessin n° 3. — *Tu troues un rondin d'arbre; tu l'entoures à moitié d'un carton blanc ou d'un morceau de fer blanc. Tu juches le tout sur un bâton introduit à moitié dans le trou du rondin.*

Dessin n° 4. — *Afin de recevoir le suif, tu suspends, au-dessous de ta bougie, un couvercle de boîte métallique ou une boîte à cigare désaffectée.*



Dessin n° 5. — *Le croquis t'illustre d'une manière rudimentaire le moyen de fixer une bougie à l'aide d'un simple canif.*

Dessin n° 6. — *Tu fends une branchette, tu y serres la bougie et tu réunis le tout par un fil. Lorsque la bougie sera consommée jusqu'à la fente, la branche, se refermant grâce à son élasticité, écrasera la mèche.*

Dessin n° 7. — *Afin de suspendre tous les modèles précédents, réalise un triangle suffisamment haut pour que la flamme n'en attaque pas le dessus et pourvois ton installation d'un contrepoids (par exemple une pierre).*

Dessin n° 8. — *Découpe une bande métallique et creuses-y deux trous destinés à recevoir le fil-poignée, juste en son milieu, afin que la bougie garde son équilibre lorsque tu la baladeras.*

Bien à toi.

BISON SERVIABLE.



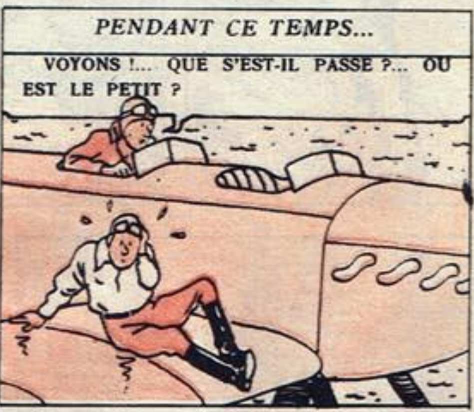
« Je regrette, les copains, mais maman ne me donne plus la permission de jouer au général ! »











ALLO ?... ALLO ?... ICI L'HYDRAVION DE SECOURS !... NOUS AVONS RETROUVE L'IBIS 34. L'EQUIPAGE EST SAIN ET SAUF. MAIS NOUS AVONS ETE VICTIMES DU SOUS-MARIN PIRATE, QUI A ENLEVE LE PETIT JO !



— ET MAINTENANT, A NOUS DEUX !... TU VAS AVOIR L'HONNEUR DE SERVIR A LA PLUS PRODIGIEUSE DECOUVERTE DES TEMPS MODERNES...



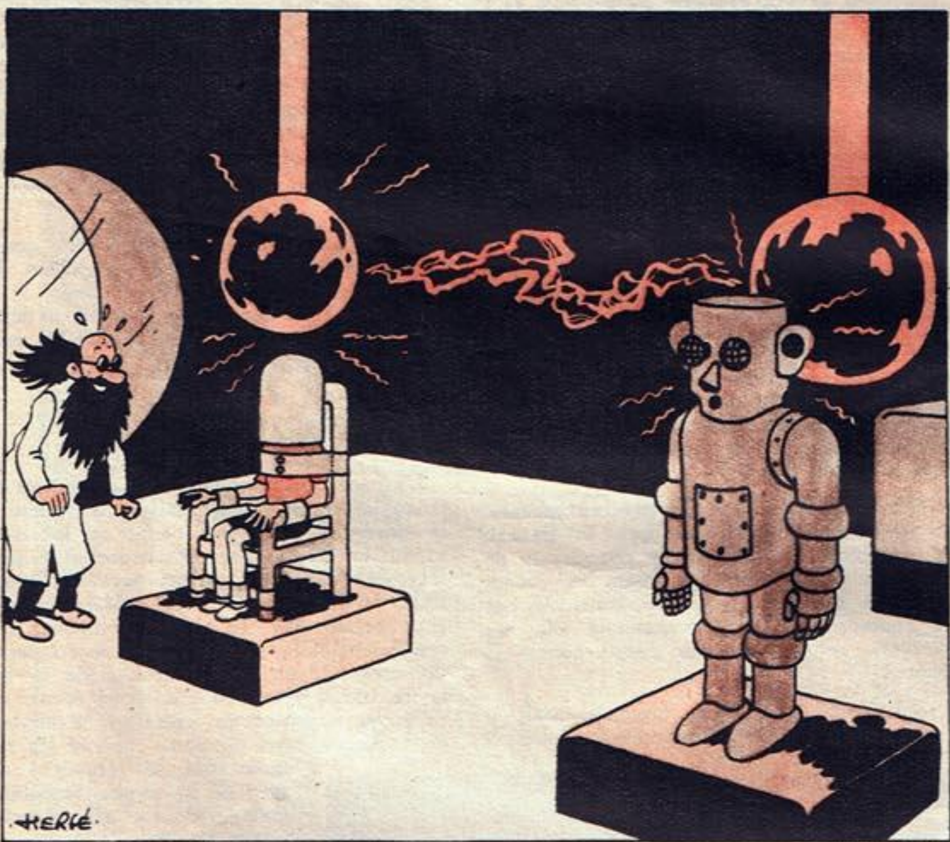
L'ENREGISTREMENT des sons, dont je vous ai déjà parlé longuement, est devenu une industrie qui englobe beaucoup plus que la simple fabrication des disques vendus aux particuliers. La plus grande partie des disques commerciaux est utilisée pour la reproduction de la musique en public : cafés, restaurants, dancings, foires, grands magasins, cinémas. Chaque cabine de cinéma est munie d'un ou deux tourne-disques, pour vous donner de la musique entre les films. Il faut ajouter, à cela, la radio. En effet, dans les émissions radiophoniques, on transmet plus de musique enregistrée que de musique « directe », si je puis me permettre d'employer ce terme.

L'enregistrement est-il à la portée de l'amateur ? Parfaitement. Je vous ai déjà expliqué que le diaphragme enregistreur et le diaphragme reproducteur, que le pick-up et l'enregistreur électrique, se composent des mêmes pièces essentielles; qu'ils sont « réversibles ». C'est sur cette réversibilité qu'est basé le fameux « dictaphone » qu'emploient les grands hommes d'affaires. Il s'agit simplement d'un phonographe, de l'ancien type créé par Thomas Edison, qui emploie des cylindres de cire au lieu de disques. L'homme d'affaires a le dictaphone à côté de son bureau, avec une réserve de cylindres vierges. A-t-il une lettre à dicter ? Il place un cylindre sur la machine et la met en marche. Il dicte alors simplement son courrier devant un cornet. Remarquez qu'il peut y ajouter tous les commentaires qu'il lui plaît, par exemple : « Tapez cette lettre en trois exemplaires, sur papier à firme... Allez à la ligne... Vous signerez par procuration et expé-

...DU MYSTÈRE ...Jo, Zette et Jocko







(A suivre.)

dierez par express... etc. » Il peut ainsi dicter tout son courrier à 5 heures du matin, avant de prendre le train, et donner toutes ses instructions à ses employés. Quand la dactylo arrive à son bureau, à 9 heures, elle replace sur la machine un des cylindres que son patron a enregistrés et placés dans un casier spécial, puis, ayant coiffé un casque, elle met en marche et écoute. Il ne lui reste plus qu'à suivre les instructions et à faire le courrier. La dactylo peut, à volonté, ralentir la vitesse, arrêter après chaque phrase pendant le temps nécessaire à la copie, ou même faire répéter si nécessaire, sans risquer d'énerver le patron. Et quand les cylindres utilisés ne sont plus utiles, on les porte chez le représentant qui les fait tourner pour enlever une très fine couche de cire, et vous les remet le lendemain, tout prêts à servir de nouveau. N'est-ce pas ingénieux ? Mais vous n'êtes pas encore d'âge à vous intéresser d'une manière pratique, au dictaphone.

Par contre, les fabricants de radio et pick-up vendent des ensembles qui permettent aux amateurs d'enregistrer eux-mêmes ce qu'ils désirent, sur disques d'ébonite, sans préparatifs spéciaux. On place le disque, on parle devant le micro. Aussitôt fini, on change l'aiguille du pick-up, on la replace au début du disque, on tourne un bouton, et on entend ce qu'on vient d'enregistrer. Naturellement, il ne s'agit que d'un disque original, qui n'est pas copié et reste toujours à un seul exemplaire. Mais c'est une bien belle invention, qui vous permet ainsi d'enregistrer vous-même la belle musique que vous joue votre poste, ou mieux, la voix, des êtres qui vous sont chers.

T. Tournesol



ALEX JANY, LE PLUS GRAND NAGEUR DE TOUS LES TEMPS !



La natation est, de tous les sports, celui qui devrait passionner davantage la jeunesse, filles et garçons. Non seulement parce que, comme je l'ai déjà dit, elle développe le corps et peut permettre de sauver la vie du prochain (ou la sienne propre), mais encore parce que les adolescents peuvent s'y défendre hardiment même contre les adultes.

*C'est ainsi que le meilleur nageur de tous les temps se trouve être un jeune Français de **18** ans et demi : Alex Jany.*

Mais voilà un de mes amis lecteurs qui m'interrompt :

— Tout de même, vous n'allez pas nous faire « gober » que votre Jany nage mieux que Tarzan ?

Eh bien, mon cher contradicteur, je suis désolé de devoir un peu discréditer l'une de tes idoles, mais la vérité est telle : Jany nage mieux que Tarzan.

Tarzan, c'est Johnny Weismuller. Ce bel athlète américain, au torse impressionnant, fut en son temps (le sport vieillit vite ses adeptes !) le meilleur nageur du monde.

*En **100** m. nage libre, la course de vitesse par excellence, il fut dépassé par Peter Fick, par Alan Ford et finalement par Jany qui mit tout le monde d'accord. Mais si nous commencions par le commencement ?...*

*Alex Jany fut presque un cadeau de Nouvel-An pour ses parents, puisqu'il naquit à Toulouse le **5** janvier **1929**. Il n'atteindra donc sa majorité (**21** ans) que dans plus de deux années !*

*On dirait qu'une fée bienfaisante arrangea tout pour qu'Alex devînt dans la suite un grand champion de nage. En effet, en **1930**, la municipalité de Toulouse, la riante cité des violettes, entreprit l'aménagement d'un Parc des Sports doté de deux bassins de natation, l'un d'été, l'autre d'hiver. Et savez-vous qui fut choisi en qualité de gardien ? Le père de notre héros. Une véritable prédestination, vous dis-je.*

Et c'est ainsi qu'Alex passa au bord de l'eau et dans l'eau (à la petite profondeur) les premières années d'une enfance qui laissa seulement de bons souvenirs à la maman de notre héros : celui-ci, doux, affectueux et obéissant, fut bien plus facile à élever que ses sœurs !

*L'une d'elles, Ginette, née en **1932**, et qui promet aussi de devenir une grande championne, se mit déjà à nager en **1935**, presque aussitôt que son frère qui avait six ans, alors qu'elle n'en avait que trois. Ginette est une fervente admiratrice d'Alex. Elle est son « supporter » numéro un et veut résolument marcher sur ses traces.*

E. T.
(A suivre.)





DANS tous les cas, la destruction des uns était certaine, sinon la mort de tous. Quant à Ben Brace et à moi, qui paraissions les plus exposés, puisque nous nous trouvions les plus près du navire, il était à peu près sûr que nous échapperions au danger qui menaçait le grand radeau. Notre esquif nageait plus vite qu'un homme, et la distance qui nous séparait déjà du bâtiment nous mettait à l'abri de toute surprise.

Ben Brace continua donc de ramer, avec l'intention de rejoindre l'équipage, que nous distancerions facilement en cas d'attaque de la part des nègres; et quelques minutes après nous flottions à côté du grand radeau.

« Sur ta vie, ne parle pas de ce que tu as fait, m'avait dit Ben; ils te noieraient sans aucun doute, et moi par-dessus le marché, s'ils pouvaient savoir que c'est toi qui as ouvert l'écoutille; pas un mot, alors même qu'ils te questionneraient directement; s'ils t'adressent la parole, c'est moi qui répondrai. »

A peine ces mots étaient-ils prononcés que plusieurs voix s'écrièrent :

« Ohé! du petit radeau! qui êtes-vous donc? Tiens, c'est Ben Brace avec Will, son protégé. Est-ce que c'est vous qui avez ouvert aux nègres? »

— Nullement, répondit Ben avec chaleur. Comment aurions-nous fait, puisque nous étions au bas du navire? Nous ne les avons même pas vus; je me demande qui est-ce qui a fait ce coup-là! C'est probablement quand vous avez fait sauter les attaches qui retenaient les pièces de bois de la grille; vous avez entamé l'un des barreaux, qui aura cédé sous l'effort des noirs. Quant à moi, je ne sais pas comment la chose s'est passée; j'étais sous la poulaine, à fabriquer ce bout de radeau; j'avais peur que le vôtre ne fût pas assez grand pour nous tous... Un coup de main, les amis, pour amarrer nos deux planches à votre embarcation. Je me suis dit : « Ça servira toujours à « porter deux personnes. »

Ben ayant ainsi détourné l'entretien, on ne s'occupa plus de savoir qui avait commis l'imprudence dont le résultat seul occupait les esprits; tous les yeux étaient fixés sur cette masse rouge et mouvante qui se pressait à l'extrémité du navire.

Singulière chose! Il y avait déjà quelques instants que les nègres paraissaient vouloir se lancer à la mer pour rejoindre le radeau, et pas un, cependant, n'avait abandonné la coque brûlante où ils se cramponnaient toujours; attendaient-ils que l'un d'entre eux eût donné le signal en se jetant le premier dans les flots, comme des soldats, prêts à charger l'ennemi, courent au-devant d'une mort certaine aussitôt que l'exemple les y entraîne?

RESUME. — Le jeune Will s'est engagé comme mousse à bord de « La Pandore ». Il s'aperçoit bientôt avec terreur qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Seul de tout l'équipage, le matelot Ben Brace lui témoigne de l'amitié. Après avoir effectué un plein chargement de Nègres sur les côtes d'Afrique, le capitaine de « La Pandore » donne l'ordre de larguer les voiles vers l'Amérique du Sud. Mais bientôt un violent incendie éclate à bord. Il faut abandonner le navire. Au dernier moment, Will, pris de pitié, libère les pauvres nègres emprisonnés dans la cale. Les esclaves se précipitent aussitôt sur le pont embrasé. Vont-ils se jeter à l'eau... ?

Ainsi les noirs, au moment de se précipiter dans la mer, s'arrêtaient sous l'empire d'une incertitude apparente; d'où pouvait venir cette hésitation, dont chaque seconde diminuait la seule chance de salut qui leur était offerte?

Tandis qu'ils délibéraient avec eux-mêmes, le radeau s'éloignait toujours, la flamme s'approchait en sifflant et rétrécissait de plus en plus l'étroit espace où ils étaient amassés. Pourquoi donc n'obéissaient-ils pas à l'impulsion qui les poussait à chercher l'unique refuge qui leur restât contre la mort?

« Ils ont peur de se noyer, » disait-on sur le radeau. Cette hypothèse expliquait l'hésitation des malheureux. Mais il n'était pas probable que parmi tous ces hommes il n'y en eût pas un seul qui sût nager; les Africains, au contraire, sont d'excellents nageurs; la vie qu'ils mènent les y oblige. Habitant les bords de rivières profondes, dans un pays où les ponts sont inconnus, riverains des lacs nombreux qui se trouvent dans l'intérieur de l'Afrique, ils apprennent nécessairement à nager. La température excessive des tropiques rend d'ailleurs la natation fort agréable, et beaucoup de nègres passent la moitié de leur temps dans l'eau.

Il était donc impossible que la certitude de se noyer fût le motif qui arrêtât les noirs.

Mais qui pouvait les retenir?

L'un des naufragés répondit à cette question au moment, où, du reste, chacun de nous avait trouvé le mot de l'énigme.

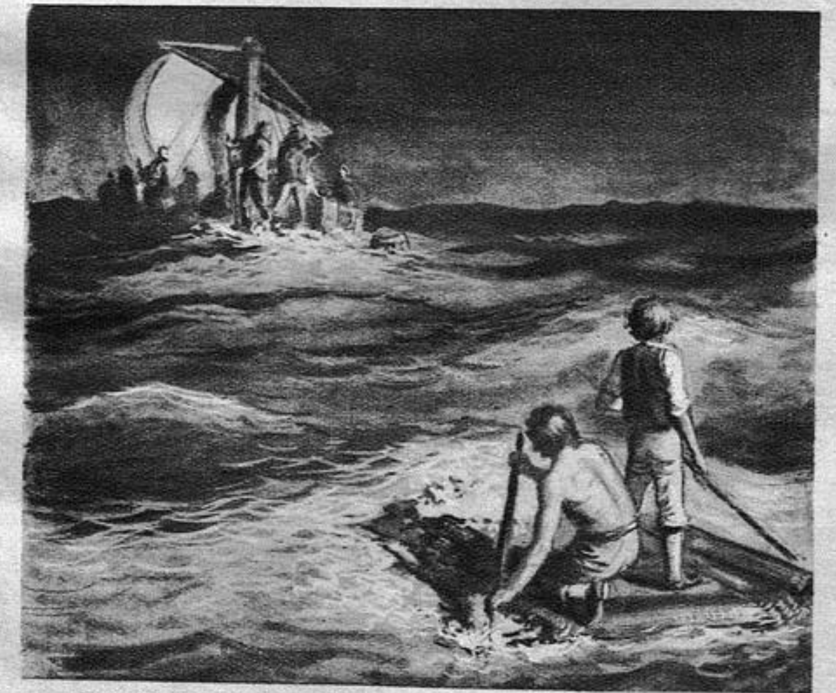
« Regardez là-bas, s'écria l'homme en désignant les flots, voyez-vous ce qui les empêche de se jeter à la mer? »

CHAPITRE LVIII

L'espace qui s'étendait entre le radeau et la coque enflammée du navire étincelait à la clarté de l'incendie comme un lac d'or fondu. Le bâtiment se réfléchissait à la surface de l'eau, bien qu'une seconde image s'aperçût un peu plus bas. Mais celle-ci était brisée par les rides profondes, qui semblaient indiquer la présence de créatures vivantes; éblouis par l'intensité de la lumière, nous avions détourné les yeux de ce foyer mouvant qui entourait le navire, et, bien que nous eussions observé les remous qui se formaient au pied de sa masse immobile, nous n'avions pas cherché quelle en était la cause.

A présent que notre attention était appelée de ce côté, il n'était pas difficile de voir d'où provenait le mouvement des flots : c'étaient les requins avides qui accouraient en foule et qui se pressaient autour de « la Pandore » en attendant la proie qui ne pouvait leur échapper. On voyait leur grande nageoire dorsale pointer au-dessus de l'eau comme la vergue d'une voile de perroquet, ou fendre la mer ainsi qu'une lame d'acier, plonger un instant et reparaître en se rapprochant toujours des malheureux qu'ils étaient près de saisir.

D'après le nombre des nageoires que nous pouvions distinguer, il était probable que plusieurs centaines de ces monstres entouraient la coque du bâtiment; plus on regardait la mer, plus on



— Ohé, du petit radeau! Est-ce vous qui avez ouvert aux nègres?...

distinguait de ces créatures voraces, dont la quantité s'accroissait à chaque minute. Il n'est pas douteux que la flamme les attirât des points les plus reculés où elle pouvait s'apercevoir. Ce n'était pas la première fois qu'ils assistaient à l'incendie d'un vaisseau; le dénouement de cet horrible drame leur avait laissé de profonds souvenirs, et ils se hâtaient de venir prendre leur part du festin que leur promettaient ces lueurs sanglantes.

En les voyant se presser autour de « la Pandore », et attendre avec patience, comme des chats qui ont la certitude de saisir leur proie au passage, il m'était impossible de ne pas croire que ces monstres hideux eussent connaissance de la catastrophe dont ils prévoyaient le résultat.

Ils entouraient également nos radeaux, et leur nombre n'y était pas moins considérable qu'aux approches du navire; ils nous suivaient par groupes de deux ou trois, côte à côte, ainsi que des bœufs attelés au même joug; leur audace augmentait à chaque instant, ils approchaient de plus en plus des pièces de bois qui portaient les naufragés; quelques-uns étaient même à portée des rameurs, et l'on aurait pu les repousser à coups d'anspect. Mais on se serait bien gardé de les éloigner; leur présence, toujours odieuse aux marins, était accueillie en ce moment avec joie par l'équipage du radeau. Sans eux, les nègres seraient venus depuis longtemps nous assaillir, et l'effroyable escorte dont nous étions entourés nous sauvegardait contre l'invasion des noirs.

On comprenait maintenant le motif qui retenait ceux-ci à bord. Toute la surface de la mer, qui s'étendait entre le vaisseau et nous, fourmillait de requins avides; et s'élancer dans les flots, c'était se lancer dans la gueule de ces monstres.

Mais la mort ne s'en trouvait pas moins derrière les nègres; une mort prochaine et sûre, celle qui peut-être leur réservait l'agonie la plus affreuse. En ouvrant leur prison, j'avais cru leur donner le choix entre le feu et l'eau; c'était une erreur, ils n'avaient plus d'autre alternative que d'être brûlés ou dévorés par les requins.

CHAPITRE LIX

Affreuse alternative qui tenait toujours ces malheureux en suspens! Que choisir entre ces deux genres de mort également effroyables? Peu leur importait la manière dont se terminerait leur supplice : le désespoir les avait paralysés. Plus de cris, plus de menaces ou de prières: ils attendaient immobiles et silencieux la fin de leur agonie.

Mais au dernier instant, quand la pensée n'agit plus, en face d'un péril dont rien ne peut vous sauver, l'instinct se réveille et l'homme se débat contre la mort elle-même; nul n'abandonne la vie sans chercher à se défendre; le malheureux qui se noie saisit tout ce qu'il rencontre et ne se laisse pas tomber au fond de l'eau sans résistance : le corps persiste dans la lutte, il combat l'élément de destruction, longtemps après que l'esprit a perdu tout espoir, et les nègres de « la Pandore » retrouvèrent leur énergie au moment de cette lutte involontaire.

Les flammes couvraient presque tout le pont du vaisseau; elles déchirèrent le voile de fumée qui leur servait d'enveloppe et mordirent le corps de leurs victimes. Aussitôt les cris d'angoisse se réveillèrent : un mouvement spontané agita cette masse vivante, et d'un commun accord elle se précipita au milieu des flots.

Toutefois, les premiers qui obéirent à cette impulsion n'étaient pas les malheureux dont le regard plongeait au-dessus de l'abîme; ce furent les individus placés en arrière de ceux-ci qui, poussés par les flammes, s'élancèrent dans l'eau après être montés sur les épaules de leurs camarades : le charme était rompu. Le signal une fois donné, toute la masse plongea sans hésitation, comme si elle avait été certaine d'échapper ainsi à la mort; et l'instant d'après la coque enflammée du navire était absolument déserte.

La scène avait changé, mais n'était pas moins horrible; des créatures humaines luttaient à la surface de l'eau avec des efforts inouïs; quelques-uns de ces malheureux qui ne savaient pas nager disparaissaient en agitant les bras; quelques autres formaient des groupes de plusieurs personnes et coulaient à fond tous ensemble, tandis que les nageurs, se séparant de la masse, fendaient l'onde avec rapidité.

Soudain, auprès de leur tête, qui seule dépassait les flots, on apercevait la nageoire du requin vorace; un cri déchirant se faisait entendre, le monstre se précipitait sur sa proie; l'eau, fouettée par sa queue, jaillissait en écume déjà rougie par le sang de la victime; l'onde se calmait bientôt, et des rides et des bulles sanglantes marquaient seules, pendant quelques instants, l'endroit où l'horrible scène avait eu lieu.

C'était un spectacle si poignant que, malgré leur insensibilité, les hommes qui se trouvaient sur le radeau ne purent le contempler sans émotion.

Toutefois, il se mêlait à l'horreur que leur inspirait cet effroyable carnage, un sentiment de joie qui ne provenait pas de leurs habitudes de cruauté, mais de l'instinct de conservation. Ce n'est pas, à vrai dire, qu'ils fussent joyeux : ils étaient seulement délivrés d'une partie de la frayeur qu'ils avaient eue de voir les nègres envahir le radeau; jusqu'à présent ils avaient regardé avec effroi ces malheureux qui les menaçaient d'un nouveau péril, et qui, en disparaissant, les soulageaient d'une affreuse anxiété.

Mais les requins, si nombreux qu'ils fussent, ne l'étaient pas encore assez pour détruire entièrement la cargaison de « la Pandore ». La première attaque une fois terminée, ils disparurent peu à peu et rentrèrent dans les profondeurs de l'abîme, rassassiés qu'ils étaient de cette curée abondante. Quelques centaines de têtes s'apercevaient encore à la surface de la mer, et, grâce à la clarté des flammes, il était facile de voir que les nageurs se dirigeaient vers le radeau, et qu'à la rapidité de leur course ils ne tarderaient pas à le rejoindre.

Un nouvel effroi s'empara des naufragés, qui peut-être allaient à leur tour devenir la proie des requins.

(A suivre.)

Illustrations de P. Cuvelier.

Traduction d'Henriette Loreau.

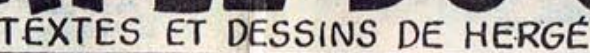


Les nègres paraissaient vouloir se lancer à la mer pour rejoindre le radeau.



LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU

LE TEMPLE DU SOLEIL



TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ























(A suivre.)





QUI ETAIENT les INCAS?



CE n'est pas aux lecteurs de « TINTIN » qu'il faudra apprendre que les anciens Péruviens prenaient le plus grand soin de leurs morts; ils les embaumaient et les abritaient dans des tombeaux, dont il existe, selon les régions, des types très différents, mais qui tendent tous à assurer la conservation et l'inviolabilité des momies.

Voyons, tout d'abord, comment on accoutrait celui dont l'âme venait de quitter le monde. Inutile de dire que le mort était traité en fonction de sa fortune...

En général, la momie est accroupie, les genoux au menton, les mains aux joues ou appliquées sur le ventre. Sur la tête est placé un bandeau ou un bonnet, les cheveux sont tressés. A la place des yeux véritables sont souvent encastrés des yeux de poisson. Dans la bouche est invariablement placée une petite boule de coton qui contient, selon le degré d'opulence du défunt, des graines, des haricots, des petits cailloux, des fragments de cuivre, d'argent ou d'or. Au cou : des colliers, aux bras : des bracelets, aux mains, maintenues ouvertes, des bagues et, entre les doigts réunis par un fil, des petits tubes remplis de fard.

La momie porte un court poncho et plusieurs vêtements en filet. Au cou sont suspendus un ou plusieurs sachets contenant des feuilles de coca ou de la nourriture. Entre les cuisses et les bras sont déposés de petits vases à provisions et des statuettes magiques. Les chevilles sont ornées de



bracelets. Les pieds sont chaussés.

La momie est ensuite entourée de feuilles et cousue dans un linceul très fin. Les inégalités qui restent sont rembourrées de coton. Puis vient un second, un troisième linceul, et, pour les morts bien pourvus, cela va ainsi jusque neuf !

Quelquefois, le tout est recouvert d'un sac de paille tressée.

Tantôt surmontant la tête véritable, tantôt cousue devant elle, on voit une tête grotesque en bois sommairement sculptée, en toile ou en tricot, avec des yeux d'argent ou d'os, et une perruque en fil noir. Juste en dessous de cette face de cauchemar : une pancarte couverte de dessins bizarres. Quelquefois, le visage réel apparait par une ouverture ménagée à cet effet. Le défunt ainsi accomodé, est placé dans sa tombe, avec pour se distraire, des instruments de musique, des armes, de quoi filer et se nourrir. Pour compagnie, on lui donne, fréquemment, un chien ou un lama momifié.

Nous verrons prochainement comment se présentaient les sépultures péruviennes. Elles jouent un rôle trop important dans mon histoire pour que je néglige de vous en parler. Tant pis pour ceux qui aiment les sujets plus folâtres !...

TINTIN.

(A suivre.)



Geneviève de Brabant





Si Geneviève avait pu voir très loin, elle aurait aperçu, dans le pays de Trêves, un bourg prospère...



du nom d'Oftendich, dressé sur un rocher au bord d'un fleuve, et entouré de bois touffus.



C'est là que demeurait le duc Siegfried, un bon, vaillant et honnête chevalier.



L'homme de confiance de Siegfried s'appelait Golo. Cet intendant faisait semblant d'être très attaché à son seigneur, mais il était faux et jaloux.



Il avait une demi-sœur qui se nommait Greta et qui était une fort gentille damoiselle.



Parmi tous les chevaliers des environs, le cœur de Greta avait choisi le jeune seigneur de Meifeld.



A Trêves, la vie était plus rude qu'au pays de Brabant. On y chassait beaucoup...



et l'on organisait de grands tournois, où Siegfried brillait par son courage et sa vaillance.



Le duc Siegfried entendit parler de Geneviève. Il demanda à l'un de ses vieux chevaliers comment il pourrait faire sa connaissance.

(A suivre.)

ROB ROY MAC GREGOR

(Adapté de Walter Scott par Jacques Laudy.)























(A suivre.)



Un écho extraordinaire

Le dîner que donnait, ce jour-là, le duc de Jardinnes s'achevait, et M. Grondus, le savant physicien, membre de l'Académie des Sciences, déclamait toujours. Le docte personnage était tellement pédant, il discourait si fastidieusement, que toutes les dames baillaient et que tous les messieurs s'assoupissaient, sans qu'il s'en aperçut d'ailleurs. A la fin cependant, comme il abordait un sujet plus amusant, on l'écouta avec quelque attention. Il s'agissait du curieux phénomène d'acoustique que l'on nomme **l'écho.**

Fouillant intarissablement parmi les trésors de sa vaste érudition, M. Grondus étala complaisamment la connaissance qu'il avait des échos tenus pour les plus bavards du monde. Tour à tour, il cita l'écho de Cyzique, qui répète sept fois ce que l'on dit; celui de Bingen, plus zélé, qui va jusque dix-sept fois; celui de Rossbath, qui restitue à trois reprises un air de trompette, sur un ton de plus en plus grave. Il fit l'éloge de l'écho de Simonetta, qui répercute soixante fois un coup de pistolet, et garda pour la bonne bouche celui de Darenberg qui reproduit une seule fois, mais distinctement la phrase : CONTURBABANTUR CONSTANTINOPOLITANI INNUMERABILIBUS SOLLICITUDINIBUS.

L'assistance se récriait d'enthousiasme et d'étonnement, quand une voix calme déclara :

— Tout cela, je puis vous l'assurer, n'est que peu de chose, et je suis en mesure de vous offrir beaucoup mieux.

On se retourna vers l'interrupteur, qui n'était autre que le fastueux comte Damis, lequel jusqu'alors s'était contenté d'écouter en froissant distraitement son jabot de dentelles.

— En vérité, Monsieur, lui dit l'académicien, en vérité, vous m'étonnez considérablement. Jusqu'à preuve du contraire, vous me permettrez d'estimer qu'il n'est rien qui surpasse les merveilleux échos que je viens d'énumérer.

— Peuh !... répliqua le comte, soyez tout à fait sûr que je tiens le moyen de vous convaincre du contraire.

Il sortit sa tabatière, huma une pincée de tabac, dispersa d'une pichenette les grains égarés, et poursuivit avec une lenteur étudiée :

— Sachez que je possède dans mon parc un écho qui répète cent fois, pas une de moins ni de plus, tout ce qu'on veut bien lui crier.

— Cent fois ! s'exclama le duc de Jardines.

— Cent fois ! suffoqua M. Grondus.

— Cent fois ! soupira le comte Damis. Et je vous invite tous à venir l'écouter demain chez moi, à onze heures.

★

Rentré dans son château, le comte Damis se mit à réfléchir. C'était là, incontestablement un exercice nécessaire; pour la simple raison qu'il n'était nullement l'heureux propriétaire du merveilleux écho qu'il avait si complaisamment décrit une heure auparavant. La vérité était qu'en se vantant de la sorte il avait cédé à l'irrésistible besoin de rabattre le caquet à l'intolérable académicien.

Mais à force de se creuser les méninges, il lui vint une idée aussi simple que lumineuse.

Il appela son vieux majordome Ambroise, serviteur tout dévoué bien qu'un peu lent de compréhension.

— Ambroise, lui dit-il, demain matin tu feras l'écho.

— Bien, Monsieur, répondit le majordome sans autrement s'étonner.

— Sais-tu comment on procède ?

— Non, Monsieur.

— Eh bien, c'est très simple. Tu iras te cacher dans le bosquet voisin de la pièce d'eau, et tu attendras qu'on te crie quelque chose. Après quoi, tu renverras immédiatement le mot ou la phrase en question, et ce, cent fois. As-tu bien compris ?

— Oui, Monsieur.

— Bon... Supposons que je crie HO !... Que feras-tu ?

— Je répèterai HO !... HO !... HO !...

— Il suffit, je vois que tu connais ton rôle à la perfection.

★

Le lendemain, à onze heures, tous les convives de la veille arrivèrent au château, impatients d'ouïr le prodige.

Le comte Damis les conduisit cérémonieusement en un point choisi et leur tint le petit discours suivant :

— Mesdames, Messieurs, le remarquable écho dont je vous entretins hier va fonctionner devant vous dans les conditions annoncées. Qui d'entre vous va me faire l'honneur de l'éprouver le premier ?

— Mon cher comte, dit l'académicien, les conditions nécessaires à la production du phénomène vous étant bien connues, nous vous prions d'opérer vous-même.

Le comte s'inclina, se tourna vers le bosquet, bomba le torse, emmagasinant une énorme quantité d'air et cria d'une voix de stentor :

— Echo, es-tu là ?...

Et l'écho répondit :

— **Il y a deux heures que j'y suis !!!...**



DANS une collection privée, composée de modèles reconstitués, le manque de proportions, dont je vous parlais dans ma dernière chronique, est choquant.

Je ne citerai que pour mémoire des échelles un peu spéciales, telles que le 1/48, le 1/36, le 1/96, que l'on voit souvent dans les musées. Ces chiffres proviennent de la conversion des mesures anciennes ou étrangères : lignes, pouces, pieds, etc... Ces échelles rendent les calculs très compliqués !

Par contre, nous réduirons facilement les dimensions originales aux échelles suivantes : 1/10 (en divisant par 10); 1/50 (2 centimètres par mètre); 1/100 (1 centimètre par mètre); 1/500 (2 millimètre par mètre); 1/1000 (1 millimètre par mètre).

A une échelle trop grande (1/50 et au-dessus), les gros vaisseaux seront énormes.

A une échelle trop petite, 1/100 et au-dessous, les caboteurs et barques de pêche seront minuscules et d'une réalisation difficile.

C'est pourquoi, j'ai adopté, personnellement, le 1/66.

— Quel drôle de chiffre !... me direz-vous à votre tour.

Ne nous emballons pas ! Le 1/66 représente exactement un centimètre et demi au mètre. Est-ce si difficile à calculer ? Un bateau de vingt mètres aura trente centimètres au 1/66. Mais prenons quelques exemples pratiques.

Le *Spray*, ce petit côtre avec lequel le capitaine américain Slocum fit le tour du monde à la fin du siècle dernier, avait 12 mètres environ de longueur de coque; en modèle, il mesurera 18 centimètres.

Un crevettier des côtes belges, un homardier breton, un thonnier et un caboteur de la Mer Noire mesureront plus ou moins 30 centimètres de longueur totale et de hauteur. On pourra les placer partout.

Des navires marchands comme le fameux *Bounty*, célèbre par sa mutinerie, aux vaisseaux de guerre moyens : frégates, bricks, on a un grand choix de modèles, dont les dimensions varient de 40 à 80 centimètres. De telles pièces gagnent à être enfermées dans une vitrine individuelle, mais elles peuvent encore trouver place sur des meubles.

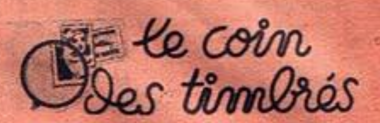
Enfin, si l'on peut placer devant une fenêtre, par exemple, ou dans un vestibule, un modèle d'un ou deux mètres, on pourra entreprendre un vaisseau-amiral, comme le fameux *Victory*, de l'amiral Nelson ! Sur de tels modèles, on accumulera les détails, poulies, cordages, etc., facilement réalisables à cette échelle de un centimètre et demi par mètre.

Nous reparlerons des procédés de construction un peu plus tard !

Voyez ci-contre une collection privée de modèles anciens. Vous vous rendrez immédiatement compte des différentes échelles, ainsi que de l'admirable effet décoratif des maquettes marines !



Collection Berqueman.



HISTOIRE DES ETATS-UNIS (III)

IL va sans dire qu'aucune de ces expéditions n'a été sans provoquer l'hostilité des Indiens peaux-rouges dont les tribus s'organisent, mais subissent en général des échecs qui les obligent à de constants reculs. A la fin du XVIIe siècle, les colons français du Canada sont parvenus à atténuer cette hostilité redoutable et prêtent assistance aux Indiens qu'ils tentent d'amener à la civilisation afin de s'en faire des alliés. Une rivalité commence à se manifester entre eux et les colonies voisines; en 1690, une suite de rencontres meurtrières — qui s'échelonneront sur sept années — prendra le nom de « guerre du roi Guillaume ». Les Français, alliés aux Indiens, effectuent des raids sanglants en Nouvelle-Angleterre et s'assurent quelques avantages. Mais en 1702-13, au cours de la guerre « de la reine Anne », les Anglais s'emparent de la colonie française d'Acadie (Nouvelle-Ecosse). La lutte se poursuit sous le nom de « guerre du roi George » et elle est marquée par le siège de Luisbourg, la grande forteresse française dont les Anglais prennent possession en 1745 pour la restituer trois ans plus tard. Ainsi, le nouveau continent est l'enjeu de rivalités très vives.

Les Français, maîtres de la Louisiane, ayant traité avec les nombreuses et puissantes tribus indiennes, se considèrent comme les légitimes possesseurs du bassin du Mississipi. Mais les Anglais ne l'entendent pas ainsi. Sans aucune déclaration de guerre, Washington — qui devait plus tard faire appel à la France dans la guerre de l'Indépendance — est placé à la tête des milices de colons anglais et surprend sur les rives de l'Ohio un détachement français commandé par Jumonville, qui est tué. La guerre des colonies commence. Nous sommes en 1755...





LE SAVIEZ-VOUS ?...

UN MATCH RECORD.

LA plus longue rencontre qui se soit jamais déroulée sur un ring eut lieu au club olympique de New-Orléans en avril 1893, entre le nègre Andy Bowen et Jack Burke. Le combat dura... 110 rounds, soit au total : 7 heures 19 minutes.

Le moins qu'on puisse dire c'est qu'Andy Bowen et Jack Burke n'étaient pas des mauviettes. Après avoir échangé de vigoureux coups de poing pendant 7 longues heures, ni l'un ni l'autre ne se déclara vaincu, et il fallut qu'un manager interrompît le match en le déclarant nul.

Quels sont les champions d'aujourd'hui qui seraient capables de réitérer un tel exploit ?

LE 67me.

ON croit généralement que Lindbergh fut le premier à traverser l'Atlantique par la voie des airs. Il n'en est rien. En fait, il ne fut que le... 67me. On a oublié, en effet, que Sir John Alcock et Sir Whitton Brown quittèrent Newfoundland (U. S. A.) en 1919 à bord d'un avion et atterrirent en Irlande après un vol sans escale. La même année, le dirigeable R 34, emportant 31 hommes à son bord, traversa l'Atlantique depuis l'Ecosse jusqu'en Amérique et revint à son point de départ. Cinq ans plus tard, le dirigeable allemand ZR 3, qui devait devenir peu de temps après le « Los Angeles », s'envola de Friedrichshafen (Allemagne) et atteignit Lakenhurst (New Jersey) avec un équipage de 33 hommes. Ce qui fait, si nous comptons bien, que Lindbergh n'occupe que le 67me rang parmi ces pionniers.



NOS PETITS PROBLÈMES

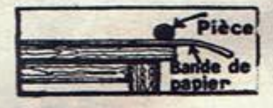
NOMS DE FLEURS

POUVEZ-VOUS trouver rapidement, en vous servant des 16 lettres de « gardénia » et de « violette » comme premières lettres, 16 nouveaux noms de fleurs différents.

G..........................	V..........................
A..........................	I..........................
R..........................	O..........................
D..........................	L..........................
E..........................	E..........................
N..........................	T..........................
I..........................	T..........................
A..........................	E..........................

PRESTIDIGITATION.

METTEZ une feuille de papier à plat sur une table, et dépassant comme ci-dessous. Posez dessus une pièce de monnaie, debout sur sa tranche (pourtour non strié). Priez quelqu'un d'enlever la feuille de papier sans bouger la pièce. Personne n'y réussira car il n'existe pour cela qu'un seul moyen : frapper le dépassant du papier avec une règle de haut en bas et d'un coup sec. Si l'on procède de cette façon, la pièce restera sur place.



PETITES QUESTIONS PRECISES.

1) Est-il possible que les empreintes digitales de deux personnes quelconques soient identiques?
2) De quel pays Benares est-elle la ville sainte?
3) Qui inventa le pendule ?
4) Quel est le pays qu'on désignait anciennement sous le nom d'Hibernia ?
5) Comment appelle-t-on communément le mercure ?
6) Combien les abeilles ont-elles d'ailes ?

PROBLEMES DU N° 44 (solutions)

ENIGME LINGUISTIQUE.

Il est à l'Est.

EN PARACHUTE.

La surface que le parachutiste présente à l'air s'oppose à sa chute en raison du carré de la vitesse. Mais il arrive un moment où, la résistance annulant l'accélération de la chute, la vitesse reste constante. Cet équilibre se produit, pour l'homme, à une vitesse comprise entre 200 et 250 Kilomètres à l'heure.

Ainsi donc, que l'aviateur saute de 10 km. ou de 1 km. rien n'est changé concernant sa vitesse maxima.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES PAR LE RALLIC







LE LENDEMAIN, A L'AUBE, JEEWES ET SES ALLIES ARRIVENT AU PIED DU REPAIRE.



















(A suivre.)

Walt Disney

Le magicien



WALT DISNEY a aujourd'hui 46 ans. C'est l'un des hommes les plus riches et les plus célèbres du monde. Pourtant, il y a vingt ans, le créateur de Mickey Mouse, de Pluto, de Donald Duck et de tant d'autres héros de dessins animés, n'était qu'un petit artiste besogneux qui gagnait à peine assez pour manger et se loger misérablement.

Sa vie est un véritable roman. Laissez-moi vous la raconter !...

A dix ans, le petit Walt fait son apprentissage de crieur de journaux. Levé dès 3 h. 1/2 du matin, il livre les premières éditions jusqu'à 6 heures, puis il se dépêche de rentrer déjeûner et de partir pour l'école. Le soir après l'étude, il retourne en ville distribuer les éditions de nuit. Durant son temps libre (il en a si peu !), il dessine. Mais son entourage n'apprécie guère ses œuvres; on prétend qu'il n'a aucun talent. Seule, sa tante lui fait confiance et lui procure en cachette du papier et des fusains.

A quinze ans, Walt Disney quitte l'école et se met à vendre des bonbons et des cacahuètes dans les gares... Un peu plus tard, il s'établit à Kansas City. C'est dans cette ville que commence sa véritable existence d'artiste. Il accepte un poste de dessinateur dans un bureau de publicité et, pendant plusieurs semaines, dessine à en perdre l'haleine de belles mottes de beurre, des blocs de sel en gros et en détail, et toutes sortes d'appareils ménagers qui le dégouttent définitivement de la publicité. Il décide de s'installer à son compte. Entreprise téméraire ! Le jeune Disney n'a que quelques dollars en poche et personne ne le connait !... Mais il est plein de courage. Comme ses moyens ne lui permettent pas de louer un studio, il s'installe avec ses papiers, ses couleurs et ses crayons dans un vulgaire garage. C'est là, parmi les relents d'essence et d'huile, que lui arrive l'aventure merveilleuse qui va décider de sa carrière.

Un jour, il avise une petite souris qui trotte dignement sur le pavement du garage. Il interrompt son travail pour examiner cette visiteuse effrontée, puis il émiette un peu de pain que la souris mange de bon cœur. De jour en jour, le petit animal devient de plus en plus familier. Il va même jusqu'à monter sans crainte sur la table de l'artiste, et le regarde travailler en se lissant tranquillement les moustaches.

L'idée vient à Walt Disney de créer, sur le modèle de sa petite amie, un personnage animé. Il le baptise « Mortimer », puis « Mickey »...

Ses dessins achevés, il les présente timidement — car il n'a rencontré jusqu'ici que des rebuffades ou de demi-échecs — à une firme de cinéma. C'est un triomphe sans précédent ! Du jour au lendemain, Mickey Mouse devient célèbre et Walt Disney, son créateur, connait la richesse et les honneurs.

Il abandonne son vieux garage pour des locaux mieux appropriés à ses besoins et engage un personnel nombreux de dessinateurs.

★

Un beau matin de l'an 1933, il réunit ses collaborateurs et leur dit :

— J'ai envie de mettre en images une vieille et charmante histoire que ma mère me racontait lorsque j'étais tout petit.

Puis il entreprend de leur narrer l'aventure des trois petits cochons et du grand méchant loup. Les dessinateurs hochent la tête...

— Non, patron, disent-ils, cette bande n'aura aucun succès. Il vaut mieux penser à autre chose !

Disney essaie d'oublier son idée mais il n'y parvient pas. Elle lui trotte en tête, avec obstination. Il revient à la charge. A la fin, ses collaborateurs haussent les épaules.

— Soit, se disent-ils, puisque c'est une lubie du patron, allons-y !

Ils se mettent à la tâche, sans enthousiasme. La confection d'un dessin animé ordinaire requiert habituellement quatre-vingt-dix jours de travail. Ils expédient l'histoire des trois petits cochons en soixante jours, car ils estiment qu'ils perdent leur temps. L'air célèbre, que vous connaissez tous, est composé en 5 minutes, sur le dos d'une vieille enveloppe...

Et pourtant, comme Walt Disney a eu raison d'insister ! Les trois petits cochons ont connu le succès le plus prodigieux qui ait jamais accueilli un dessin animé. On en parle bientôt dans tous les Etats-Unis, en Europe, en Afrique... L'année suivante, le monde entier a vu le film, et fredonne la chanson.

Depuis lors, l'étoile de Walt Disney n'a fait que grandir. Qu'on se rappelle « Blanche-Neige », les « Silly Symphonies », « Pinocchio », « Saludos Amigos » et tant d'autres !...

On nous promet pour bientôt deux longs métrages encore inédits : « Dumbo », l'histoire de l'éléphant volant, et « Gambi »...

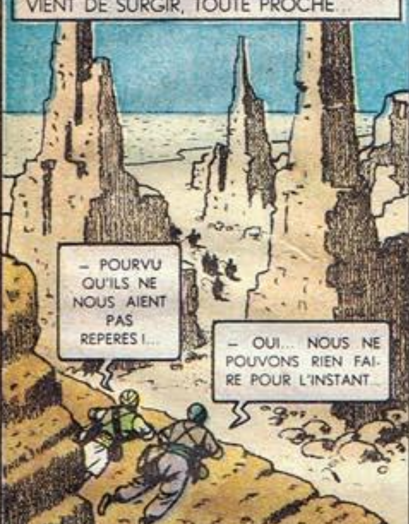
Non, vraiment, Walt Disney n'a pas fini de nous enchanter !

LE SECRET DE L'ESPADON

(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)



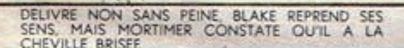












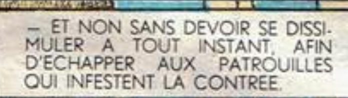




















(A suivre.)